

ces difficultés peuvent se surmonter aisément par la possession des bâtiments convenables et d'une nourriture abondante et riche telle que racines, bon foin de prairie, etc.

Dans tous les cas, il faut que les naissances soient assez précoces pour que les jeunes sujets puissent, sans souffrir, résister aux rigueurs du premier hiver, car alors ils sont encore en pleine croissance; or, on sait que pendant cette période, l'état de souffrance a un effet des plus pernicious sur leur développement.

AGUMENTATION DES PRODUITS PAR LA RÉDUCTION DU NOMBRE DES BRANCHES D'EXPLOITATION

C'est le deuxième des trois grands moyens que le cultivateur doit employer pour tirer de son bétail les produits les plus abondants.

On admet comme principe général, dans notre culture canadienne, que tout cultivateur est obligé, autant que possible, de produire les denrées dont il peut avoir besoin, afin que ses déboursés annuels soient au plus bas. Ce principe s'applique à la production végétale et à la production animale et bien peu d'agriculteurs en nient l'exactitude. Cependant nous ferons exception générale, en nous appuyant pour cela sur les données des meilleurs auteurs et sur les excellents résultats obtenus par les hommes de progrès de notre pays et des contrées les plus avancées dans la science et la pratique agricoles.

Le cultivateur doit acheter le moins possible; voilà un conseil que l'on a répété sous mille formes. Ce conseil est excellent; mais il faut savoir l'appliquer convenablement. Par exemple: acheter des objets de luxe ou tout au moins inutiles à la culture c'est commettre une faute énorme, c'est priver la terre d'une partie du capital au moyen de laquelle elle doit entrer et marcher dans la voie des améliorations; en un mot c'est appauvrir l'exploitation du sol. Mais faire l'achat de bonnes graines de semence, d'instruments perfectionnés, d'animaux améliorés, etc., ne peut être que très-avantageux pour la culture, car c'est en agissant ainsi qu'on utilisera le plus parfaitement les forces productives du sol. Et sous ce dernier point de vue, le cultivateur qui achète le moins n'est pas toujours celui qui réalise les plus gros profits avec sa terre.

Malheureusement, on n'a pas toujours su faire la distinction nécessaire et l'avancement de la culture canadienne en a énormément souffert. Dans un temps où tous les pays civilisés marchent à grands pas vers l'amélioration judicieuse de leur agriculture, nous, cultivateurs d'une contrée très-fertile, nous restons presque stationnaires, et nous devons attribuer cet état, en partie, à ce que nous ne savons pas économiser. Nous faisons des déboursés considérables pour les objets de luxe et nous refusons à l'exploitation du sol les avances qu'elle a le droit d'exiger.

Aujourd'hui, les contrées les plus riches, sous le rapport agricole, l'Angleterre notamment, considèrent comme erroné les principes que nous énonçons en commençant ce chapitre, et les praticiens intelligents lui reprochent d'empêcher les améliorations. Cela se conçoit, le cultivateur qui produit de tout sur sa terre, qui se livre à toutes les spéculations qu'on peut entreprendre dans une culture, est obligé de se livrer à un grand nombre d'occupations très-diverses et de se multiplier pour faire face aux soins qu'exigent les nombreux travaux qu'il doit conduire de front, alors il ne peut leur donner à tous l'attention soutenue sans laquelle il se glissera indubitablement de nombreuses fautes dans leur administration, et surtout il lui sera complètement impossible d'acquiescer, dans chaque branche, l'habileté à laquelle atteint celui qui fait d'une branche spéciale son unique occupation.

Le cultivateur qui produit de tout sur sa terre est donc dans l'erreur s'il pense faire ainsi plus de profit. Quelques-uns ont déjà compris toute la fausseté de cette manière d'agir, mais ne l'ont pas abandonné pour cela, quoique le principe sur lequel ils s'appuient soit différent du précédent. Ils ont dit: plus le nombre des branches de production sera considérable, plus le cultivateur sera à l'abri des grandes pertes, parce que si l'une d'elle vient à manquer les autres le dédommageront.

Voilà certes une grande mesure de prudence; mais sous une autre forme, c'est toujours le même principe se combattant par les mêmes arguments. L'agriculture n'est pas une loterie, où le gain est ordinairement d'autant plus considérable qu'on a pris un plus grand nombre de numéros. Tout n'est pas l'effet du hasard (ou mieux de la Providence), dans la pratique agricole. Il est vrai que l'agriculteur ne peut pas contrôler les pluies abondantes et de longue durée, les grandes sécheresses, quoiqu'il puisse en diminuer beaucoup les mauvais effets, par des moyens que les lecteurs de la *Gazette des Campagnes* connaissent déjà, qu'il lui est guère possible d'empêcher les épidémies de s'abattre sur son troupeau; mais les profits d'une culture ne dépendent pas seulement de ces accidents. L'intelligence et le savoir du maître entrent pour beaucoup dans les résultats que peut donner l'exploitation du sol. Le cultivateur instruit et intelligent qui se livre à une ou deux branches principales de production y acquerra toujours une expérience qui fera défaut à celui dont les soins sont plus partagés. Au moyen de cette expérience, il répétera à plusieurs reprises les petits profits, suivra les choses de près, contrôlera les dépenses et préviendra beaucoup d'accidents.

D'ailleurs, l'agriculture est une industrie plus compliquée, il est vrai, que toutes les autres industries manufacturières; mais enfin c'est une industrie et on peut lui appliquer les principes qui ont porté si haut les succès des manufactures.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Parlons encore de la modération. Dans notre dernière *Revue*, nous avons fait voir que la modération n'est pas le modérantisme; que l'une est une vertu et l'autre une plaie morale excessivement dangereuse; que le modérantisme n'est, chez un grand nombre, que la lâcheté, la peur qui se pare d'un beau nom. L'action des méchants en ce bas monde serait assez restreinte, s'il n'y avait pas de lâches pour favoriser ses progrès. Malheureusement, il y en a beaucoup, et cela explique pourquoi de nos jours nous voyons la charité se refroidir et l'égoïsme dominer. Toutes les idées se faussent, tous les esprits se troublent, tous les courages s'amolissent. L'antichristianisme est dans l'air et beaucoup le respirent. Il semble que nous soyons l'approche de ces temps redoutables et divinement prédits, où, si Dieu ne les abrègeait dans sa miséricorde, les élus même se laisseraient séduire. Ne voyons-nous pas, en effet, que les affaires de Satan se font admirablement bien et que ce sont les modérantistes qui travaillent pour lui, la plupart sans le savoir; il y a plus: il en est parmi eux qui croient servir la cause de Dieu. Développons un peu notre pensée.

Le modérantisme s'est tellement implanté dans les esprits de l'époque actuelle, que des hommes pieux même, selon le mot de Pie IX, ne peuvent plus supporter qu'on défende la vérité quand des ennemis l'attaquent avec malice, ou que des ignorants la blessent sans avoir conscience de ce qu'ils font. Ils ne se contentent pas, comme ceux dont nous parlions dans notre dernière *Revue*, de laisser persécuter et tuer la vérité.